

NOUVELLE



**La Mémoire Vive**

par  
Fabienne Roux

Nouvelle librement inspirée du récit du photographe Michel Quenneville  
Photos Michel Quenneville

**Niché dans la rue des Trois frères, en plein cœur du quartier Montmartrois, un atelier de photographe.**

Michel y exerce son art depuis plus de vingt ans. Ici, tout le monde les connaît, lui et sa petite fille, Anna, six ans.

Elle vit avec sa mère mais tous les week-ends elle vient le rejoindre.

Dans le capharnaüm de l'atelier, Anna se ressource. Ici, tout vit, tout lui parle : les photos des modèles épinglées sur les murs, les piles de factures qui s'entassent — comptes qui décomptent les jours qui les rapprochent des dates d'expiration — le vieux canapé dans le réduit qui sépare le bureau de l'escalier menant à la salle de prises de vue, la petite cuisine où un simple réchaud suffit pour animer les dîners qu'ils prennent en tête à tête.

Derrière un petit rideau, Anna a son lit, ses livres, ses jouets et quand elle n'est pas à errer dans les pièces de l'atelier, elle s'assoit à même le sol pour regarder ses dessins animés préférés.

Ici, c'est la reine. Son père lui a fait connaître toutes les ruelles porteuses d'histoires du quartier. Elle sait les arbres, les jardins, les petits troquets, les voisins qui lui donneront des bonbons, elle sait, Anna, le parfum de ces rues qui ont accueilli ses premiers pas. Elle sent aussi la tendresse infinie de son père pour elle, sa maladresse, son émotion, alors elle ruse parfois parce qu'elle mesure le charme qu'elle exerce sur lui. Sa promenade préférée reste la montée vers le Sacré-Cœur. Une fois gravies les marches qui mènent au somptueux édifice, Anna se précipite dans l'église. Elle aime l'odeur de l'encens, la fraîcheur des pierres et puis ces drôles de cérémonies où un vieil homme parle d'un dénommé Jésus. Au premier rang, les carmélites toutes vêtues de noir dodelinent de la tête en disant Amen. Ça l'impressionne Anna ces femmes au voile noir. Elle questionne, elle interroge.

“ Dis papa, pourquoi, elles disent Amen ? ”, “ Dis papa, c'est qui Jésus ? ”, “ Dis papa, pourquoi, elle mettent des foulards noirs ? ”.

Michel, qui s'est toujours défié des religions, redoute par dessus tout le chapelet de questions de sa fille.

Lui, l'athée, l'indépendant, l'homme dont la tête cherche la cime des nuages, reste penaud devant ses interrogations.

Soixante ans. Soixante ans de vie préservée, jouie, bue jusqu'à la lie, soixante ans de rencontres, de passions et de tracs pour en arriver au silence, au désarroi devant un bout-de-chou tombé d'on ne sait où, qui vous susurre des "papa, papa".

Soixante ans ! Merde ! Où on les planque ? Il avait rien demandé et surtout pas la lune !

Reste que la vie a dû trouver qu'il se pressait pas assez, alors on lui a collé un morceau d'étoile.

Lui, il sait maintenant Gabin qui dit " Je sais qu'on ne sait jamais".

Ce matin là, comme il remonte du laboratoire situé au sous-sol, il trouve Anna devant la télévision.

Elle ne l'a pas entendu arriver. Il la regarde; sa petite tête penchée sur le côté, son coude appuyé sur sa jambe, la joue écrasée contre la paume de sa main, elle suit, sidérée, les aventures de Candy.

Michel aimerait éteindre la télé. Eviter qu'elle se gave de ces séries où son cœur d'artichaut trouve matière à épaissir le duvet déjà trop fourni qui le borde.

Il sait bien, lui, l'idéaliste, le prix d'une nature passionnée. Il maudirait bien, s'il le tenait, l'auteur qui va inscrire dans la tête de sa fille qu'être infirmière est le plus beau métier du monde et que, pour retrouver Terry, il faudra savoir attendre cent cinquante épisodes.

Il sait bien que pendant cent cinquante épisodes, tout ce qu'elle va faire, Candy, c'est pleurer sur son amour et trembler de rage devant l'injustice. Il sait bien, lui, que les Candy n'ont jamais eu le dernier mot en ce bas monde mais il sait aussi que le morceau d'étoile dont les yeux brillent devant une scène au pathétique douteux est un morceau de son ciel et, de ce fait, il sait qu'on ne peut trancher la veine de l'idéalisme sans altérer le goût même de la vie.

Alors il ne dit rien et quand elle se retourne vers lui, ayant senti sa présence et qu'elle glisse un, " C'est beau, papa ! " extasié, il maugrée un " oui, oui " et s'en retourne à ses affaires.

### **« ... des femmes voilées de noir pleurent leurs enfants perdus... »**

Ce soir, la nuit est claire. Montmartre commence à s'animer. Les badauds en mal de romantisme ou de virées gastronomiques arpentent les ruelles. Michel rabat les volets de la devanture de l'atelier.

La voix stridente d'Anna se fait entendre : " Papa !... Viens... Vite... "

Surpris, sa main ripe sur le crochet, il se blesse légèrement. Il soupire mais, bonne pâte, va s'enquérir de ce qui alarme sa princesse.

Anna est recroquevillée sur le canapé. Le papier qu'il lui a laissé pour dessiner jonche le sol.

Son stylo feutre encore à la main, elle désigne la télévision : " Regarde, les foulards noirs ".

C'est le bulletin d'informations du soir. On passe un reportage sur un attentat en Algérie. La séquence montre un plan de la population à Alger. Des femmes, voilées de noir, pleurent leurs enfants perdus.

" C'est les dames de là-haut, dit Anna, t'as vu ? "

Michel vient s'asseoir près d'elle.

" Non, Anna, ce ne sont pas les Carmélites, ce sont des musulmanes. "

Il n'a pas fini sa phrase que déjà il mesure le gouffre vers lequel il se précipite.

Dans le regard d'Anna fusent des éclairs, sa bouche se fige en une moue dubitative. Vexée d'être contredite, elle réplique :

" Et pourquoi elles portent des foulards, alors ? "

Et voilà ! Et " pourquoi ? "... Et maudits soient les " pourquoi " car comment ?... Comment te dire, Anna, le monde, sa beauté, ses horreurs, son système implacable, comment t'expliquer la religion, la politique, l'Histoire controversée, édulcorée, massacrée, comment te parler, te dire, la différence des cultures, nos points communs, nos errances et nos peines, la violence souveraine...

Michel inspire profondément, avant de lui répondre avec un calme olympien :

" Anna, les musulmans sont des gens qui pratiquent la religion musulmane. C'est différent de celle de Jésus dont tu entends parler au Sacré Cœur. C'est un peu comme... Tiens, tu vois... les deux petits bars à côté... Ce sont deux établissements où on sert des boissons, ils ont donc le même but mais ce ne sont pas les mêmes... Tu me suis ? "

Anna semble perplexe.

" C'est une religion qui tue ? ", demande-t-elle.

Michel sursaute, horrifié : " Non, pourquoi ? "

Elle rétorque, " Parce qu'ils disent que là-bas, les gens y font que se tuer. "

" Non, Anna... ", reprend Michel, " ... Ce sont quelques personnes... des fous... mais c'est pas tous les religieux, ce sont... Les fanatiques... Les fanatiques, c'est des gens qui... Anna ?... "

Il bafouille, trébuche sur les mots. Michel est décontenancé.

Anna profite de son trouble pour le relancer : " Mais les dames elles mettent les mêmes foulards ! "

" Oui, oui !... Parce que les femmes là-bas ne doivent pas montrer leur visage quand elles sont en public, voilà pourquoi. "

Intérieurement, Michel supplie ce ciel qu'il n'a jamais prié, si tant est qu'il existe, d'empêcher que la litanie des " pourquoi " étende son empire.

Anna semble très concentrée.

“ C'est où l'Algibie ? ”

Michel soupire d'aise, c'est encore une question mais il échappe au “ pourquoi ” qu'il redoute par-dessus tout. Pour un peu, il rentrerait presque dans les ordres !

Il débite très rapidement, “ Algérie, Anna, Algérie... C'est au Nord du Maghreb, c'est très beau. Le Maghreb, c'est en-dessous de la France. Au-delà de la mer Méditerranée que tu as vue cet été. ”

“ Il faut prendre le bateau pour y aller ? ”, demande Anna avec une douceur insolente.

“ Oui, le bateau ou l'avion. C'est plus rapide en avion ”, conclut Michel.

Anna se frotte le bout du nez, elle est plongée dans une profonde réflexion.

“ Tu connais l'Algirie ? ”

“ Oui. ” Le regard de Michel se perd dans la pièce comme s'il cherchait une échappatoire mais Anna ne le quitte pas des yeux.

“ Comment ? ”

Ah !, frémit Michel, “ comment ? ” Traître le “ comment ” ! Sibyllin le “ comment ” ! Pas vraiment un “ pourquoi ” mais déjà très proche dans son amorce.

“ Il y a quarante ans de cela, Anna, nous autres, Français, occupions l'Algérie. Enfin, pas tous. Mais des Pieds-noirs comme on dit et un jour, les Algériens ont voulu reprendre leur pays. Parce que ces gens-là étaient chez eux alors il y a eu une guerre et... ”

“ Ils se sont battus ? ”, dit Anna, impatiente d'entendre la suite.

“ Oui..., fait Michel d'une voix lasse, beaucoup... Bon, tu devrais aller dormir, Anna, il est tard maintenant. ”

“ Tu t'es battu ? ”, poursuit Anna les yeux brillants de joie.

“ J'ai fait mon service militaire là-bas. Tu sais, c'est quand on forme les hommes à devenir des soldats pour le cas où il y aurait la guerre, allez, tu vas te coucher... ”

“ Alors, tu as tenu un fusil ! ”, dit-elle impressionnée.

Michel sent le sang affluer vers ses joues.

“ Non... mais... Anna !... On va reprendre *La chèvre de Monsieur Seguin*, et... ”

“ Oh, raconte, papa, dis raconte ”, elle trépigne sur le canapé.

Michel reste silencieux. Elle, attentive à l'extrême, guette le moindre son qui va sortir de sa bouche.

Devant l'insistance de son regard, il dit d'une voix douce : “ Anna, pas ce soir. ”

Elle insiste, cajoleuse : “ Oh, si, dis, papa, dis ”.

Il se ressaisit et tranche fermement :

“ Non, non. Ecoute, demain, c'est promis, je te raconte l'Algérie, mais ce soir, on finit ta chèvre et on se couche. ”

“ Mais... ”, minaude Anna en se tortillant.

“ Y a pas de mais, conclut Michel, allez file au lit ! ”.

**« ... 1956... Hier... Une brume  
sur la mémoire, un voile pudique... »**

Anna, couchée et endormie, Michel saisit son pardessus et sort faire un tour dans le quartier.

L'air est chargé des premières senteurs printanières.

Il emplit ses poumons de cette brise légère. Il lève les yeux vers le haut de la butte. Un instant sa vision se brouille et il lui semble, oui, il lui semble bien reconnaître dans ce dédale d'escaliers, l'image d'Alger la blanche jadis embrassée.

1956... Hier... Une brume sur la mémoire, un voile pudique... Pas vraiment enseveli, pas vraiment reconduit simplement estompé... Bien sûr, quelquefois, les pans du voile se soulèvent comme ce 14 Juillet dernier où le simple son d'un pétard fusant a suffi pour qu'il se retrouve à quatre pattes sous la table, obéissant à la terreur inconsciente du bruit du “lance-patates” lors des attaques à Constantine.

Demain, il a promis, il racontera. Mais que dire ?

Perdu dans ses pensées, il déambule dans les ruelles pavées. Le son mat de ses pas résonne dans la nuit et, dans sa tête, résonnent les souvenirs d'une guerre sans nom... La guerre d'Algérie...

Que te dirais-je, Anna, moi qui suis ton père ?

Je le vois à tes yeux, à ta mine réjouie, tu espères que je rivalise avec ta chèvre de Monsieur Seguin. Tu penses que, comme elle, j'ai lutté des nuits durant pour sauver l'honneur d'un pays. Tu vois en moi le héros de tes rêves d'enfant. Et je voudrais, mon ange, être ce héros pour toi... Te dire... Comme je le voudrais... Que je me suis battu pour cette indépendance, que je cache dans mes tiroirs des médailles, des récompenses que tu verras bientôt. Je voudrais te dire aussi que, si même je n'ai pas libéré ce pays, j'ai été, une nuit, encerclé par dix fellaghas qui avait juré ma peau et qu'il est sous ma chemise une balafre affreuse, fruit de cette lutte acharnée, blessure que peut-être un jour je te montrerais.

Oui... Je le voudrais Anna, mais nulle blessure ne vient strier ma peau. Il n'y a pas d'éclat pour appeler tes bravos.

Cette guerre, c'est une troupe de lourdauds, fusils en bandoulière, qui flirtent avec la mort aux portes du désert. Ils ne savent rien ni d'eux ni de ce qu'ils combattent. Combattent-ils d'ailleurs ? On reste des jours durant à apprivoiser le temps. Le manque de sexe, le manque de sommeil sont les seules gangrènes qui progressent.

Alors que te dirais-je ?

Que j'avais quoi ? Vingt ans. Que je sortais des beaux-arts et qu'à mon retour dans le village natal où se trouvaient mes parents, j'ai reçu la convocation pour le service militaire.

J'avais demandé à être dans l'armée de l'air pour échapper à la guerre d'Algérie. On me forma au radar. Je n'y ai pas fait long feu, peu de temps après mon arrivée, une note gouvernementale tomba : l'armée de l'air devait rejoindre l'armée de terre en Algérie.

Le gouvernement français avait besoin de renforts pour préserver son "jouet" !

On attendait, incessamment, le grand général, lequel viendrait saluer la masse populaire et remettre, d'un coup de référendum, son "méchoui" égaré dans le droit chemin.

Tu vois, Anna, les fées aussi portent des médailles militaires !

Un bon souverain ne devant pas salir ses souliers sur le chemin poussiéreux du sentier de la gloire, il était nécessaire de déblayer l'accès et nous autres, trouffions, étions donc appelés pour gonfler les bastions qui convaintraient la population qu'il était bon d'être Français en Algérie !

Une permission de deux jours pour voir mes parents. Un paquetage vite bouclé et je prenais la route pour quinze mois sans savoir où elle allait me mener.

La question du refus ne se posait même pas. En 1956, Anna, ta loi n'aurait pas fait pas le poids. Alors, c'était le devoir, la famille, la patrie... L'obéissance !

J'avais beau lire *L'Express*, soutenir l'indépendance de l'Algérie, un sort contraire plaça un fusil en travers de ma vie. Ce que j'y trouvais à redire n'y avait pas sa place, de toutes les façons, je suivais d'autant plus docilement qu'à vingt ans on est soucieux d'appartenir à un groupe. Je n'allais pas fléchir devant les copains; j'étais appelé, je répondais.

Le voyage fut des plus épiques. Il faut te figurer, Anna, des wagons remplis de militaires totalement déboussolés, une organisation si précaire qu'au regard de celle-ci, l'ANPE d'aujourd'hui passerait pour un modèle de droiture.

Après l'Est où nous fîmes escale, on nous expédia vers les hauteurs de Marseille.

Là, on nous parqua dans un fort. On nous assigna des numéros. A peine commencions-nous à lier connaissance qu'un militaire débarquait et hurlait :

" Les numéros pairs à droite, les numéros impairs à gauche ".

On se regardait, dépités, arguant un sceptique :

" Bon, bah, salut mon vieux ! A la prochaine, peut-être ? ", sachant pertinemment que nos routes ne se rejoindraient pas. Ici, y a pas d'attaches possibles.

Le manège infernal dura bien une dizaine de jours.

Un matin, le groupe auquel j'appartenais reçut l'ordre d'embarquer sur le " El Djezair ".

Ce paquebot qui normalement accueillait la foule bigarrée des touristes, des Pieds-noirs en partance pour l'Algérie, dont le pont ruisselant de lumière était chargé de transats et de parasols, se trouva du jour au lendemain réquisitionné pour stocker du troufion et de l'armement militaire.

Nous fîmes des milliers à franchir la passerelle du "El Djezaïr".

Les quelques chaises longues conservées sur le pont supérieur auraient pu donner à ce départ des allures de croisière si la réalité n'avait vite repris le dessus.

La traversée dura plus d'une nuit. C'était l'hiver.

Une tempête ne tarda pas à se lever. La mer déchaînée roulait d'immenses vagues qui venaient s'abattre sur le paquebot.

On ne discernait plus le ciel. Derrière les hublots des cabines, de l'eau encore de l'eau.

Le pont désormais impraticable était bien sûr interdit d'accès.

Dans des creux de plusieurs mètres, le paquebot s'enfonçait lourdement. Entre le bruit assourdissant et l'absence de repères, on se serait cru au fond d'un sous-marin ou au centre d'un clocher de cathédrale.

Bientôt, nous fîmes tous saisis de terribles maux de ventre. Le bateau n'était plus qu'un ramassis de troufions dégueulant tripes et boyaux dans leurs casques militaires.

Au petit matin, on pût enfin apercevoir le continent. Nous allions débarquer à Bône.

Sur le quai, une fanfare de la légion jouait "La Marseillaise" et de nombreux habitants étaient venus pour accueillir la relève; celle qui allait si brillamment préparer le référendum !

Pour tout spectacle, nous leur avons offerts la vision désolante d'une horde de jeunes gens maculés de vomissures, pâles, échevelés, harassés de fatigue.

La glorieuse armée française venait de poser pied en Algérie !

### **« ... Je venais enfin d'embrasser le sol algérien !... »**

On nous mena dans un hangar et là, le fameux tri reprit.

A nouveau : " Les jaunes à droite, les rouges à gauche ".

Nos " Salut, mon vieux, à bientôt ! " avaient de moins en moins de conviction.

La répartition dura bien plusieurs jours. Des mille troufions embarqués sur " El Djezaïr ", il ne restait plus qu'un groupe de cinq, dont moi.

Nous ne savions toujours pas où l'on comptait nous mener.

Un matin, enfin, un convoi de camions, des G.M.C. non bâchés, vint nous chercher.

Les camions étaient chargés de caisses et sur la première et la dernière voiture était fixé un énorme fusil-mitrailleur.

Les anciens militaires, trop heureux de récupérer des novices comme nous, s'amusaient à nous mettre la pression. Comme nous devions prendre place sur les caisses, ils nous expliquèrent que nous étions assis sur des obus et qu'il fallait donc prendre garde aux tressaillements lors de la progression dans la montagne.

On prit la direction de Guelma. Le convoi avançait à vitesse réduite à cause de la lourdeur du chargement.

Les cinq compères du petit groupe auquel j'appartenais n'en menaient pas large car, non contents de savoir nos fesses posées sur un tas d'obus, nous redoutions maintenant l'attaque du F.L.N. que les anciens, hilares, nous promettaient d'un moment à l'autre.

Finalement, nous parvîmes au camp sans autre incident que notre trouille au ventre.

Ce camp, situé non loin de Guelma, en bordure du village de Petit, était la mystérieuse destination à laquelle ce long périple nous avait préparés.

Il devait être midi. Pas vraiment le temps d'appréhender les lieux.

On nous dirigea vers la cantine; un sordide réfectoire au toit recouvert de tôle. Les militaires attablés nous dévisageaient. L'ambiance n'était pas à l'accueil chaleureux, d'autant que nous portions encore les uniformes de l'armée de l'air, or — le sectarisme n'ayant pas de frontières — l'armée de terre hait l'armée de l'air !

Pourtant, en guise de bizutage, une toute autre réalité que celle des railleries de nos camarades de chambre nous fut donnée. A peine assis, une salve de coups de feu s'abattit sur le réfectoire, c'était une attaque. Un des commandants hurla de se mettre à terre.

Je venais enfin d'embrasser le sol algérien !

Nous sûmes par la suite que les murs du bâtiment n'étaient remplis de sable qu'à hauteur de un mètre, au-delà, nous risquions la balle.

Passé ce sympathique baptême, on nous distribua des fusils. De par notre formation, aucun des cinq de mon groupe n'avait tenu une arme. Qu'à cela ne tienne, on nous posta le soir même dans un mirador dont les planches de bois constituaient la seule ceinture de protection.

La garde, Anna, c'est la torture du militaire. Ce que tu redoutes n'est pas tant l'ennemi mais tout ce qui te faire croire à la présence de l'ennemi. En Algérie, les bestioles pullulent : les insectes mais aussi les ânes, présents alentour, les chiens, les chats rôdent dans la nature.

A chaque craquement, frôlement, je sursautais, tremblant, suant, serrant contre moi un fusil dont je n'étais pas foutu de me servir.

En deux semaines, on fut mis au parfum de ce qui allait désormais constituer notre quotidien.

On nous confia nos nouveaux uniformes. Il fallut apprendre à se servir des armes et je dois t'avouer que je n'avais rien du superbe soldat que ta candeur d'enfant pourrait imaginer.

J'ai toujours répugné à me servir d'une arme.



On dormait dans une seule et même chambrée. Quarante mecs entassés !

Quarante mecs puants, rotant, jurant... Voilà, la réalité d'un camp...

Anna ! Tes poupées sont encore trop douces à tes bras de porcelaine mais plus tard, tu sauras, serrant un homme contre toi, que passée la cour galante qu'il te fait pour user de tes charmes, sa seule obsession, c'est le sexe. Il n'est rien à y faire, bien moins à le juger, la nature est animale quoiqu'on veuille la dompter... Mais quarante hommes sans vie sexuelle... C'est Sodome et Gomore sans le jugement du ciel !

Le manque de sommeil n'arrangeait rien. Les gardes qu'il fallait monter tous les soirs, les patrouilles à mener au milieu de la nuit et les tirs de harcèlements ne nous laissaient jamais plus de deux heures d'affilée pour dormir.

Le plus invraisemblable, je n'allais pas tarder à le découvrir.

Quand j'ai commencé à sortir de l'enceinte du camp, j'ai compris ce qui motivait une telle vigilance dans ce village... Nous étions quarante hommes, quarante militaires, présents, armés, positionnés pour protéger qui ?... Une famille !... Une famille de Pieds-noirs... qui possédait un domaine dans Petit. Une armée pour des gens que nous n'allions pas même rencontrer; la caste "supérieure" ne se mêlant pas à la racaille que nous étions.

Une armée, trois miradors, un blockhaus et une S.A.S. pour un minuscule village possédant une église, la villa des Pieds-noirs et les misérables lotissements des Algériens.

Voilà, la réalité de l'armée Française en faction en Algérie ! Voilà, notre rôle à Constantine !

### **« ... Ne vous en faites pas, nous avons droit à un pourcentage de perte... »**

Si notre campement avait trouvé ses marques — les petits derniers étant maintenant bien intégrés aux anciens — nous continuions à évoluer dans la pagaille la plus absolue.

Le type chargé de lancer les fusées du "lance-patates" étant régulièrement ivre, nous redoutions sans cesse, lors des tirs de harcèlements, de tomber sous les coups de nos propres offensives.

Les attaques F.L.N. partaient le plus souvent des champs d'orangers, situés au-delà du village.

Dès lors que les tirs démarraient, chacun, en proie à la panique, tirait à l'aveugle, tant et si bien que nous savions plus de qui ni d'où venaient les coups et je n'ai jamais compris comment nous ne nous sommes pas entre-tués.

A cela, il faut ajouter nos patrouilles nocturnes qui se déroulaient selon un rituel aussi suicidaire que ridicule. Au milieu de la nuit claire et étoilée, dix

hommes, en file indienne, devaient évoluer au travers des “ oueds ”, plus en vue que le plus imprudent des gibiers !

Pour ma part, j'occupais une place grotesque entre toutes, puisque j'étais chargé de transporter la radio — véritable dinosaure — qui, si elle recevait, était bien incapable d'émettre le moindre appel. Son bruit, parfaitement reconnaissable, emplissait la campagne et le F.L.N. pouvait nous suivre tranquillement à la trace.

J'évoquais un jour au capitaine l'absurdité de cette situation, lui suggérant qu'il serait plus judicieux de nous poster dans les fossés face aux places stratégiques du F.L.N. mais le capitaine me répondit sans ambages :

“ Ne vous en faites pas, nous avons droit à un pourcentage de perte. ”.

Je compris ce jour là que ma petite conscience d'humain avec son ego, ses principes, son idéal allait devoir mourir ici même, à Constantine.

Nous étions masse compacte, indissoluble, masse tremblante, geignante, masse ignorante du pourquoi du combat, masse transpirante de peur, masse simplement occupée à se sauver elle-même, ne définissant aucun ennemi si ce n'est celui qui attend à sa vie.

La mort était palpable à l'extrême, il nous fallait vivre avec elle. Je me souviens avoir un jour réalisé qu'autant je me foutais presque de mourir la nuit, autant je refusais la mort en pleine lumière.

Le jour, tout est plus sensible... le soleil sur l'épiderme, les odeurs, l'horizon, la vision de la vie... La nuit, l'hébétement dans lequel nous étions du fait du manque de sommeil nous rendait à moitié fou. On était en proie à des délires. Bientôt, quand nous partions de nuit ce n'était plus ni pour vivre, ni pour mourir mais rendus à un sort auquel nous trouvions un singulier caractère lyrique. Il y avait un piment, un goût pervers à frôler la fin, à flirter avec la blessure. L'adrénaline était devenu notre drogue, elle nous tenait sous sa dépendance.

Qui a senti les balles siffler autour de soi quand, pour seul rempart, c'est un frêle tronc d'arbre qui vous abrite, sait ce goût particulier.

Quelquefois, pour mieux exalter ces sentiments, nous nous réfugions dans l'église, et là, nous jouions du Jazz toute la nuit en refaisant un monde que nous ne connaissions plus.

Sans doute, oui, sans doute à cette époque, j'ai paradoxalement goûté la vie plus qu'à un autre moment.

Cette valse lente avec la mort me la rendait aimable en chaque détail et c'est pourquoi je ne voulais pas mourir face au soleil.

**« ... tout est bon pour servir leur haine,  
ils sont la gloire des armées !... »**

Non seulement nous n'étions pas, pour la plupart, politisés mais notre capitaine, lui-même, répugnait à diriger son camp. Il n'était pas rare qu'il

abandonne son commandement à Fischer, un Alsacien qui parlait sans cesse allemand. Ce dernier aimait à ce point la guerre que ses supérieurs lui laissaient souvent la direction des opérations.

Fischer était un fanatique, de ces types poussés on ne sait comment, qui portent la haine en bandoulière comme d'autres portent leur cœur.

Il passait le plus clair de son temps à astiquer sa 12-7, une mitrailleuse fixée sur la plate-forme de son 4x4. Il la cajolait comme une femme.

Il portait un chapeau de brousse sur lequel il avait dessiné une tête de mort. Il était toujours le premier à partir, le premier sur le front.

Je dois reconnaître que si sa démence nous effrayait, sa présence nous rassurait en ce sens que nous pouvions nous planquer derrière lui.

Lors des attaques sur les champs d'orangers où se postait le F.L.N., Fischer, un gilet pare-balles sous la chemise, fonçait avec son 4x4 en poussant de grands cris de guerre et arrosait la plantation des tirs de sa mitrailleuse.

Nous, planqués dans les bas-côtés, tirions par principe mais sans jamais définir de cible... Fischer seul dirigeait les attaques... nous faisons de la figuration.

De retour au camp, Fischer allait rendre son rapport au capitaine, lequel émergeait de sa paisible nuit dans le village voisin et saluait son supérieur d'un sonore : " Heil Hitler ! ".

Le capitaine, agacé, houspillait Fischer d'un simple, " Bon, écoutez, Fischer, maintenant, ça suffit ", mais personne n'y trouva jamais vraiment rien à redire.

Voilà, Anna, la guerre... Les fanatiques ne sont pas ceux que tu voudrais croire... Le méchant de tes contes d'enfant n'a pas le visage d'un ogre, il ne défend rien, il est, c'est tout.

Le vrai vice ne se nourrit pas de justifications ni même de principes, on l'a dans la peau.

Ces hommes là sont les plus redoutables car tout est bon pour servir leur haine, ils sont la gloire des armées !

Une nuit que j'étais à chercher le sommeil, irrité qu'il ne vienne pas car je savais que dans moins de deux heures on allait me réveiller... une goutte d'eau tomba sur mon visage.

Je l'essuyai machinalement et me retournai face au mur, bouchant mes oreilles pour ne plus entendre les ronflements intempestifs de mon voisin, mais aussitôt une autre goutte tomba.

Je levai les yeux vers le toit en tôle et m'aperçus que c'était de l'eau de pluie. Lors de nos réveils brutaux, nous saisissons nos armes à peine sortis du lit et encore abrutis par la fatigue, il n'était pas rare que nous tirions en l'air. Ces tirs hasardeux avaient fini par cribler le toit du dortoir et quand la pluie s'abattait sur le village, notre chambrée se transformait en terrain à ciel ouvert.

*L'ACTUALITE LITTERAIRE*

Cet incident, anodin entre tous, suffit à faire grandir ma rage. Mes sens captaient tout : les grincements de dents des uns, les flatulences de l'autre, l'astiquage sous les draps à peine masqué du gars au fond de la salle, les "patogas" posées aux pieds des lits dont les effluves nauséabondes chatouillent les narines les plus insensibles.

Je ne trouvai pas le sommeil cette nuit-là mais, dès le lendemain, j'allai voir le capitaine et le suppliai de me laisser la direction du foyer.

Devant mon insistance et ma détermination, il céda.

*L'ACTUALITE LITTERAIRE*

Ce n'est pas tant qu'il y ait eu un plaisir particulier à servir des bières à longueur de journée mais, occupant ce poste, j'avais alors le privilège inestimable à mes yeux de dormir dans le foyer, mon lit derrière le bar, seul, enfin libre !

En plus du débit de boissons, il y avait dans le foyer une petite vitrine où l'on vendait des cigarettes, des cartes postales de Bône et du papier à lettres.

Les troufions aimaient acheter ces bricoles. Leur maigre solde y passait mais c'était leur plaisir. J'eus alors l'idée de développer ce commerce.

Entre autres missions, je devais une fois par semaine me rendre en ville pour y chercher le ravitaillement en bière. Deux troufions devaient m'accompagner et en remerciement, ils étaient autorisés à se rendre au bordel de l'armée française, le B.M.C.

En fait de quoi, si les gars m'accompagnaient bien à Bône, je les déposais au bordel et j'allais seul chercher les bières.

Le bordel était situé dans une bâtisse blanche de style oriental.

Des prostituées en déshabillés, pour la plupart des méridionales, étaient assises les unes à côtés des autres dans une grande pièce aux murs blanchis à la chaux.

Le troufion choisissait sa dame et devait normalement gagner l'étage supérieur mais le plus souvent les marches suffisaient au jeune militaire qui, excédé de désir, craquait au beau milieu de l'escalier; son obsession redoublée par la vision du postérieur se balançant dans sa progression.

Ton père, Anna, n'échappa pas à la règle mais une éducation judéo-chrétienne avait placé des scrupules dans une âme déjà bien tourmentée.

Ce bordel me travaillait et je ne coupais pas plus que les autres à l'envie irrépressible de me libérer de la frustration de ces mois d'abstinence. Un jour je décidai de passer à l'action.

Sans doute mon attitude dut-elle être des plus insolites car la femme que j'avais choisie me stoppa doucement au bout de quelques minutes, me glissant tout en me caressant la nuque : " Mieux vaut arrêter là, mon garçon, apparemment, c'est pas ton truc ".

Aussi déconfit que soulagé de ne pas avoir à vivre une expérience que je ne ressentais pas profondément, je quittai le B.M.C et, dès lors, m'acquittais allègrement de mes courses au marché de Bône, laissant, sans remords, mes complices au plaisir d'un monde qui n'était pas le mien.

A Bône, on retrouvait tout le charme mauresque que la rase campagne de Petit ne pouvait pas offrir. Le souk était mon endroit préféré. C'est ici que je chiais, achetant en plus des bières, des appareils photo, des revues, des tee-shirts, des transistors et autres articles que j'allais vendre au foyer.

J'eus l'idée de faire du crédit. Je pus acheter des articles de plus en plus coûteux. Les gars du camp, trop heureux de développer un certain confort dans la vétusté de leur chambrée, payaient comptant cinquante francs par mois et complétaient les mois suivants.

*L'ACTUALITE LITTERAIRE*

A la stupeur du capitaine, le chiffre d'affaire passa bientôt de mille francs, montant initial, à dix mille depuis que je l'avais pris en main.

Cette petite bouffée d'oxygène était cependant chèrement payée. Les hommes buvaient des quantités astronomiques de bière à toute heure du jour et de la nuit. Entre les patrouilles, les gardes et le service, si j'avais un lit pour moi seul, je ne trouvais jamais un moment pour y dormir tranquille.

Mes camarades, contents de mes services, prirent pitié et signèrent une pétition qui me déchargea des gardes nocturnes.

### « ... On a été con, hein ?... »

Nous ne connûmes pas souvent la mort des nôtres mais cinq d'entre nous furent tués.

Les corps étaient empaquetés et réexpédiés en France sans autre cérémonie.

Un jour qu'un fellagha venait d'être fait prisonnier, on apprit la mort d'un de nos gars.

Un groupe de troufions, qui rentraient d'une attaque assez corsée, était attablé au foyer quand la nouvelle tomba. Ivres de fatigue et d'alcool, ils se ruèrent sur le prisonnier qui était ligoté dans la cour. Ils le passèrent à tabac. Il mourut sous leurs coups.

Quand, au petit matin, ils émergèrent de leur nuit, le soleil brûlant dans la cour raviva les souvenirs de la veille.

Ils se regardèrent, silencieux, mal à l'aise. L'un d'eux risqua : " On a été con, hein ? "

Les autres acquiescèrent de la tête. Ils savaient, c'était une connerie... Une belle connerie... Mais voilà, c'était fait ... Pas par cruauté... Pour se vider, pour évacuer... Mais quand même... C'était fait... Cette connerie qui vole une vie !

C'est que l'agressivité, on l'avait chevillée au corps. On alternait les moments de désespoir avec des colères blanches où le sadisme pointait. L'un de nous, un jour, partit tuer le chien d'enfants du village, comme ça, gratuitement parce qu'il fallait s'en prendre à quelqu'un et qu'il ne voulait pas tuer un homme.

Cette violence, on ne pouvait pas la contourner, elle était indissociable de l'air que nous respirions.

Mais il n'y avait pas de haine entre les habitants de Petit et nous.

Nous avions le même combat. On luttait contre les autres. Ils étaient la populace, nous étions la crasse de l'armée française, son dernier échelon.

Souvent, je me suis rendu chez des gens du village avec lesquels je prenais le thé.

C'était ambigu, ils n'étaient pas encore certains que le F.L.N. puisse gagner la bataille, mais ils étaient sûrs de haïr l'exploitation des Pieds-noirs. De cette confusion, de cette quête de repères, il ressortait un besoin viscéral d'affection. Eux, pas encore prêts à se défaire d'une culture dont ils étaient



somme toute imprégnés, ni assez confiants pour se projeter dans leur liberté, nous, coupés de notre pays, de nos familles, épuisés de devoir lutter chaque nuit contre des ombres que nous ne nommions jamais, las de livrer des batailles qui n'étaient pas les nôtres mais pouvaient nous coûter la vie.

C'est ainsi qu'à Bône, où j'avais des amis algériens, on me proposa, comme à d'autres, de rester vivre ici après mon service.

La tentation était grande : le climat, la beauté du pays, le parfum entêtant de la végétation, la beauté des femmes et de l'architecture — pourtant aucun de nous n'accepta. Nous n'étions pas dupes de nos enthousiasmes.

Eux-mêmes, en nous le proposant, savaient que nous leur dirions non. L'Algérie avait commencé sa bataille, il fallait la finir — à tout prix ! Ces impulsions subites, ces relents de passion n'étaient que diversion, un peu comme un couple au bord de la rupture qui cherche pour une soirée à recréer les bases de sa rencontre, sachant bien dans le fond qu'on ne peut pas reconstruire sur les fondations du passé.

De ces années, Anna, il ne me reste que des sons, des images brouillées, des sensations.

Parfois, je me réveille et je revois les fermes que nous brûlions, ces attaques de jour, les plus redoutables, celles où nous avançons face au front ennemi et où l'on sait que si nos positions espacées assurent la mort du soldat du F.L.N. qui ouvrira le feu... avant cette mort, il faudra que l'un de nous tombe.

C'est cela Anna que je ne peux pas te dire. Que la guerre sans nom comme on la nomme n'a jamais été aussi bien nommée.

La guerre n'a pas de nom ! C'est l'affaire de quelques hommes qui défendent des territoires, des idéologies, des discours politiques. C'est l'affaire de l'évolution d'un monde qui bégaie dans ses répétitions mais le reste, c'est-à-dire l'essentiel, à savoir ceux qui font la guerre, ceux qui mènent le combat, c'est une poignée d'anonymes étranger à la lutte, au service du pouvoir !

Je ne pourrai donc pas être le héros de tes rêves d'enfant. Je n'ai pas choisi de m'enfuir comme ta chèvre de monsieur Seguin. Je n'ai pas choisi de suivre non plus. J'ai été pris dans le mouvement de la vie et tout idéaliste que je sois, je n'en ai rien retiré, rien appris, je n'ai rien su de ce qui se passait vraiment là-bas, je ne me suis pas senti défendre quoique ce soit et sans doute, cependant, j'étais au plus proche de l'existence puisque j'étais à combattre pour ma vie, pour me lever encore demain, pour sentir dans ma bouche le goût d'un aliment, pour revoir le soleil au levant et connaître demain ta mère, celle avec qui j'allais créer ce morceau d'étoile que tu es et qui aujourd'hui colore ma vie.

Ma seule gloire, Anna, c'est d'être ici, présent, animé, vivifié.

Oui, cela je l'ai compris.

Peut-être encore une dernière image que j'aimerais te donner. Celle de cet enfant de seize ans fait prisonnier. Cet enfant que j'avais choisi de faire

dormir à mes côtés, dans le foyer. Les autres raillaient mon inconscience, disant que je dormais avec une grenade au pied du lit. J'avais confiance en lui plus qu'en quiconque.

Il n'était pas plus F.L.N. que j'étais combattant pour l'Algérie française. Pas vraiment là par erreur mais plutôt par errance. Bon tireur, agile comme un chat, il était redoutable, c'est lui qui m'a montré comment traverser en plein jour la rase campagne, sous les yeux même des miradors, sans se faire repérer.

J'ai adoré cet enfant... même si je l'ai peu connu... pour lui, j'ai acheté des livres en arabe pour qu'il apprenne à l'écrire... pour qu'il apprenne son avenir.

Aujourd'hui, il erre quelque part dans ce monde, sur cette terre et, sûrement, il est la plus belle rencontre qu'il m'ait été donné de faire dans cette foutue guerre ! Avec lui, j'ai partagé un peu d'affection mais surtout je lui ai donné par amitié, par envie, la seule vraie arme qui soit : l'accès à la connaissance.

Il est parti comme il est venu — un chat ! Un jour, les livres réunis dans sa besace, il a pris la fuite. Ce devait être en plein jour... Les miradors ne l'ont pas vu.

Voilà, Anna, tout ce que je ne peux pas te dire. Tout ce que ton âme d'enfant ne peut pas contenir.

Voilà, Anna, la guerre sans nom et sans visage, ce passé. Une bribe de ce passé qu'aucun de tes livres d'histoires ne saura vraiment te raconter.

Michel rentre dans son atelier. Il dort d'un sommeil lourd.

Quand il ouvre les yeux au petit matin, Anna est assise sur le lit à ses côtés.

Elle tient dans ses mains son doudou qu'elle frotte sous son nez pour s'imprégner de l'odeur.

Michel lui caresse le visage.

Anna le fixe avec intensité :

“ Alors ? ”

“ Alors quoi ”, fait Michel en souriant

“ L'Algérie, dis ? ”

Michel la regarde, consterné et ravi; décidément cette petite tête est plus butée qu'il ne le pense.

Il laisse le silence un peu en suspens puis lui dit :

“ L'Algérie !... L'Algérie, Anna... Ce n'est ni plus ni moins que l'histoire de la vie, de ta vie, de la mienne, de ceux que tu aimes.

C'est une bataille mais toi aussi tu la livres. L'Algérie, c'est une partie du monde, à un moment donné de l'histoire mais c'est toutes les histoires du monde, tous tes contes pour enfants réunis, tous tes livres, toutes tes angoisses, toutes tes joies, toutes tes peines.

*L'ACTUALITE LITTERAIRE*

C'était une lutte pour la vie. Comme les deux bars dont je te parlais...  
Chacun défendant la même enseigne mais ne la présentant pas de la même  
manière.

*L'ACTUALITE LITTERAIRE*

Anna, la seule chose qui vaille en ce monde, c'est la petite étincelle qui brille dans tes yeux et qui se nomme la vie. Le reste, c'est des mots.

Je pourrais te dire... Mais tu n'apprendrais rien que tu ne saches déjà.

Deux peuples se sont battus ?... Non... Ni deux peuples, ni des militaires, ni des fellaghas. Des hommes se sont battus pour le rêve d'autres hommes, pour le souffle de la liberté. D'autres se sont battus pour l'égoïsme d'autres hommes, pour leur bêtise, leur soif de pouvoir.

Dans ces combats, combien ont vraiment soutenu leur rêve ? Combien ?... Une poignée ? Même pas une poignée. Les autres bataillaient pour leurs vies.

Tu me parlais des voiles noirs que tu as associés aux voiles des carmélites et tu avais raison; ce sont les mêmes quoique différents.

Les musulmans que tu as vus à la télé, dans l'horreur qu'ils traversent, ne sont pas différents de nous, ni même des carmélites que tu vois au Sacré-cœur.

Parfois un rayon de lumière, un engagement vraiment admirable vient zébrer le ciel de l'évolution du monde, comme un rayon de soleil après l'averse, mais souvent, le plus souvent, c'est un orage, la foudre, la pluie, la grêle qui s'abat sur la vie et c'est une poignée, cette même poignée d'hommes engagés dans leur folie qui entraînent le mouvement du monde.

Il n'en demeure pas moins, Anna, que, comme dans la nature, qu'il pleuve ou que le soleil se répande sur la ville, la vie continue, la vie s'exprime.

Les musulmans ne sont pas responsables de la folie des leurs aujourd'hui. Ils n'ont rien demandé.

Et quand en 1954, la bataille a été ouverte, c'est une poignée d'hommes, Anna, qui a cru en l'indépendance, qui a su la bâtir, pas la totalité.

La vie ne se tranche pas. Elle se goûte.

Parce que nous sommes tout à la fois responsables de tout et... dégagés de tout, nous sommes égaux devant ces luttes et il n'y a pas de différence entre le voile des carmélites et celui des musulmanes.

C'est en ce sens, parce que nous devons avoir l'humilité de reconnaître notre impuissance face à l'aberrant mouvement du monde, que la seule chose à laquelle tu dois t'acharner, c'est vivre !

Si tu veux vraiment comprendre le sens de tout cela, alors sortons, promenons-nous, nous parlerons si tu le veux de cette culture orientale et sans doute je t'en apprendrai plus que je le voudrais. ”

Anna fronce les sourcils.

“ J'ai pas tout compris, papa, mais une chose est sûre, j'avais raison, les foulards noirs, c'est bien les mêmes ! ”

SOMMAIRES DES NUMEROS PRÉCÉDENTS

On peut les acquérir et consulter la collection complète  
au comptoir de vente des éditions Marsa  
27 rue de Rochechouart 75009 Paris

N° 1, mai 1996, 224 p., 5 ill., 75 F.

• **L'œuvre intégrale** : *Peurs et mensonges*, roman de Amine Touati (171 p.).  
• **Postface** de Marie Virolle • **L'interview de l'auteur** • **Entretien avec Assia Djebar** • **Le portrait** : Arezki Metref • **Le livre du mois** : Fériel Assima, *Rhoulem ou le sexe des anges*, roman • **Une nouvelle et un poème inédits** de Habib Tengour • **Les introuvables** : une interview de Tahar Djaout • **Vient de paraître** : quinze romans algériens.

N° 2, juin 1996, 238 p., 5 ill., 95 F.

Épuisé

N° 3-4, sept./oct. 1996, 310 p., 7 ill., 125 F.

Épuisé; il existe un tiré à part de poche de **L'œuvre intégrale** : *La gardienne des ombres*, roman (traduit de l'arabe) de Waciny Larej (150 p.). Postface de Leïla Sebbar (75 F)

N° 5, novembre 1996, 222 p., 7 ill., 95 F.

Épuisé

N° 6, décembre 1996, 228 p., 8 ill., 110 F.

• **L'œuvre intégrale** : *Madah-Sartre*, pièce de théâtre de Alek Baylee (99 p.)  
• **Postface** de Gabriel Garran • **L'interview de l'auteur**  
• **Le portrait** : Mohamed Kacimi • **Nouvelles inédites** : F. Brixi, Amine Touati, Ghania Hammadou, Zineb Labidi, Marie Virolle • **Poème inédit** : *L'Oeil de l'égaré* de El Mahdi Acherchour • **En débat** : L'Algérie et le religieux • **Notes de lecture** : Rabah Belamri, Rachida Titah • **Le conte à épisodes** • **Peinture** : Kamel Yahaoui • **Théâtre** : *En attendant... Dodo!*

N° 7-8, janv.-févr. 1997, 320 p., 8 ill., 135 F.

• **L'œuvre intégrale** : *Chroniques de l'impure*, récit de Malika Ryane (131 p.)  
• **Postface** de Christiane Chaulet-Achour • **L'interview de l'auteur** • **Le portrait** : Abdelkader Djemaï • **Nouvelles, inédits** • **Dossier** : les intellectuels et l'Algérie : Hassen Bouabdallah, Jean Daniel, Abdelkrim Djaad, Fériel Lalami-Fatès, Francis Jeanson, Georges Labica, Claude Lanzman, Arezki Metref, Pierre Vidal-Naquet • **Peinture** : Mohammed Khadda • **Poésie** : *L'œil de l'égaré* de El Mahdi Acherchour (suite) • **Théâtre** : Slimane Benaïssa • **Cinéma** : *La colline oubliée* • **Conte à épisodes** : Dominique Le Boucher, *Par la queue des diables...*

N° 9, mars 1997, 226 p., 43 ill., 130 F.

Épuisé

N° 10-11, avril-mai 1997, 320 p., 16 ill., 135 F.

• **L'œuvre intégrale** : *Calamus*, roman, de Merzac Bagtache (121 p.) • **Préface** de Waciny Larej  
• **L'interview de l'auteur** • **Portraits** : Mouloud Achour, le gardien des mots perdus • **Qui est Malek Haddad?** • **Peinture** : Cris écrits : Rachid Koraïchi • **La femme-spectacle** : Fatiha Berezak • **Interviews** : Slim, Saddek Aïssat, Omar Belhouchet, Alla... • **Théâtre** : *Algérie en éclats* • **Poésie** : Kamel Rachedi, Zebeïda Chergui • **Nouvelles** : Hassan Bouadellah, Zineb Labidi, Saïda Messaïli, Samia Bakka • **Le Café de l'exil** • **Vient de paraître** : Yasmina Khadra, Guy Dugas, Leïla Sebbar, Louis Gardel, etc.

N° 12-13, juin-septembre 1997, 314 p., 12 ill., 130 F.

Épuisé

N° 14, octobre 1997, 284 p., 11 ill., 125 F.

Épuisé

N° 15-16, novembre-décembre 1997, 350 p., 13 ill., 135 F.

## L'ACTUALITE LITTERAIRE

• **L'œuvre intégrale** *Je rêve d'un monde...*, roman de Abdelhamid Benhedouga, traduit de l'arabe par Marcel Bois (147 p.), **Postface** de Waciny Larej.  
• **Peinture** : Baya parmi nous • **Portrait** : Hawa Djabali • **Un inédit de Rabah Belamri** • **Cinéma** : *La montagne de Baya* • **Théâtre** : Mohamed Guellati; Ziani Chérif Ayad • **Nouvelles inédites** • **Poésie** : Amine Khan • **Entretien** avec Nina Hayat • **Croquis algérois** : textes et dessins de P. Saur.

N° 17, janvier 1998, 256 p., 17 ill., 120 F.

• **L'œuvre intégrale** *Mémoire de femmes*, nouvelles de Rabia Abdessemed (79 p.)  
• **Redécouverte** : Jean Sénac • **Peinture** : Silem • **Portrait** : Anouar Benmalek • **L'événement littéraire** : Mohammed Dib • **Cinéma** : Azzedine Meddour; Mohamed Chouikh • **Humour** : Fellag • **Nouvelles inédites** • **Le premier roman** de Jamel Eddine Bencheikh • **Simone de Beauvoir et l'Algérie**.

N° 18-19, février-mars 1998, 320 p., 27 ill., 135 F.

• **L'œuvre intégrale** : *L'insurrection des sauterelles*, roman de Hassan Bouabdellah, (125 p.) • **Préface** de Bernard Zimmermann • **L'interview de l'auteur**  
• **Actualité littéraire** : Mohammed Dib, Tassadit Imache, Maïssa Bey, Jean-Jacques Gonzalès, Catherine Simon • **Peinture** : Bettina • **Poésie inédite** : Abdelhamid Laghouati : *Fleurs de murs* (suivi de *Fatma*) • **Nouvelles inédites** : Djaouida Khadda, Daoud Brikci, Ghania Hammadou, Djilali Bencheikh • **Lecture de Rachid Mimouni** • **Introuvable** de Mouloud Mammeri • **L'art** de Abdelouahab Mokrani • **Rétrospective du cinéma algérien** • **Édition algérienne**.

N° 20-21, avril-mai 1998, 290 p., 15 ill., 130 F.

N° spécial "Créations" : 33 œuvres inédites (nouvelles poèmes, théâtre, témoignages) et 13 peintres (notice et une œuvre)

N° 22-23, juin-septembre 1998, 300 p., 17 ill., 135 F.

• **L'œuvre intégrale** : *Il était trois fois...*, roman de Achour Ouamara (113 p.) • **Posface** de Djilali Bencheikh • **L'interview de l'auteur**  
• **Actualité littéraire** : Yasmina Khadra, Aïssa Khelladi, Karima Berger, Benamar Médiène, Abdelkader Djemaï, Arezki Metref • **Peinture** : Aksouh • **Hommage** à Matoub Lounès • **Cinéma** : Yamina Benguigui • **Chanson** : Hamidou • **Entretien** avec Malika Mokeddem • **Nouvelles et poèmes inédits**.

N° 24-25, oct.-nov. 1998, 302 p., 14 ill., 135 F.

• **L'œuvre intégrale** : *Spoliation*, roman de Aïssa Khelladi (131 p.) • **L'interview de l'auteur**  
• **L'événement littéraire** : Anouar Benmalek • **Actualité littéraire** : Loïc Barrière, Christiane Chaulet-Achour, Ahmed Zitouni, Annie Cohen, Leïla Merouane, Baya Gacemi, Mohamed Zaoui, Nina Hayat, Martine Mounier, etc. • **Portrait** : Jean Déjeux • **Peinture** : Benanteur • **Mémoire** : André Mandouze • **Théâtre** : Slimane Benaïssa, Mohamed Zaoui • **Dib** poète • **Nouvelles et poèmes inédits** • **Architecture** : Roland Simounet • **Réflexion** : langues d'écriture.

N° 26, décembre 1998, 248 p. 13 ill., 125 F.

• **L'œuvre intégrale** : *Glaise rouge*, roman de Hawa Djabali (118 p.)  
• *Pour ce que lire est le propre de l'homme*, par Mohammed Dib • **Années noires, roman noir**, par Guy Dugas • **Peinture** : Djilali Kadid • **Nouvelles et poèmes inédits** • **Voyage** : Antilles, terre reconnue • **Ecriture** : Malek Haddad • **L'introuvable** : Mohamed Boudia • **Hommage** à Baya • **Théâtre** : *Syndromes aériens* • **Vient de paraître** : Waciny Larej, Christiane Chaulet-Achour, Maurice Jury, Gyps, etc.

N° 27-28, janv.-févr. 1999, 260 p., 90 ill., 135 F.

• **L'œuvre intégrale** : *Livret de famille*, photos, de Halim Zenati (114 p.)  
• **Actualité littéraire** : Ahmed Zitouni, Ahmed Kelouaz • **Portrait** : Jean Amrouche • **Peinture** : Myriam Kendsi • **Chanson** : Aït Menguellet • **Réflexion** : Littérature et langue française • **Nouvelles et poèmes inédits**.

N° 29-30, mars-avril 1999, 306 p., 12 ill., 135 F

## L'ACTUALITE LITTERAIRE

• **L'œuvre intégrale** : *L'appel du sud*, roman de Geneviève Briot (145 p.)  
• **La vie culturelle à Alger...** • **Peinture** : Slimane Ould-Mohand • **Des Français et l'Algérie**, paroles intimes et politiques (Josette Audin, Pierre Vidal-Naquet) • **Portrait** : Jean Pélégri • **Dossier** : réception camusienne • **Entrée en poésie** • **Nouvelles et poèmes inédits**

N° 31-32, mai-juin 1999, 310 p., 10 ill., 135 F

• **L'œuvre intégrale** ; *Mérim ou la déchirure*, roman, de Abdenour Nouiri (183 p.)  
**Portraits croisés** : Feraoun-Roblès • **Des Français et l'Algérie** : Michèle Perrot • **Roman policier algérien** • **Térence**, poète d'origine berbère • **Peinture** : Mohammed Racim • **Rachid Boudjedra et l'Histoire** • **L'Algérie dans la littérature arabe** • **Poèmes et nouvelles inédites** • **Vient de paraître**

N° 33-34, sept-oct 1999, 292 p., 15 ill., 135 F.

• **L'œuvre intégrale inédite** : *Arris*, roman, de Yamina Méchakra (91 p.)  
**Portrait** : Slimane Benaïssa • **Actualité littéraire** : Salima Ghezali, Leïla Sebbar • **Entretien** avec Djilali Bencheikh • **L'absurde chez Rachid Mimouni** • **Retour à Sénac** • **Mémoire** : Alger 50-55 L comme Livres • **Étude** : *L'infante maure* de M. Dib • **Hommage à Kateb Yacine** • **Nouvelles et poèmes inédits** • **Vient de paraître**

N° 35-36, nov.-déc. 1999, 304 p., 20 ill., 135 F.

• **L'œuvre intégrale inédite** : *L'entre-deux vies*, roman, de Bouabdellah Adda (168 p.)  
**Portrait** : Azeddine Dahmoune • **Actualité littéraire** : Aziz Chouaki, Azouz Begag, Amin Zaoui, Hamid Skif • **Entretien** avec Adel Gastel • **Peinture** : Karim Sergoua • **Des Français et l'Algérie** : Daniel Zimmermann • **Étude** : Rimbaud / Sénac / Vircondelet • **Nouvelles et poèmes inédits** • **Vient de paraître** • **Brèves culturelles**

N° 37-38, janv.-févr. 2000, 352 p., 45 ill., 135 F.

**Spécial Jean Pélégri** : *Jean Pélégri l'Algérien ou le Scribe du caillou*, par Dominique Le Boucher.

N° 39-40, mars-avril 2000, 308 p., 22 ill., 135 F.

• **L'œuvre intégrale inédite** : *Passagères*, nouvelles, de Zineb Labidi (80 p.)  
**Peinture** : Jean de Maisonneul • **Poésie** : Djamel Amrani • **Nouveautés littéraires** : A. Begag, N; Saadi, Y. Khadra • **Inédits** : Jules Roy, Ali Bouguerba, Albert Bensoussan • **Photographie** : Djamel Farès • **Dossier** : Femmes et écriture • **Réflexion** : République et colonialisme • **Passions** : Des Français et l'Algérie • **Lettre ouverte** : A Camus.

### Ouvrages hors série

N° Hors série, spécial poésie, juin 1997, 160 p., 6 ill., 100 F.

*Cantate pour le pays des îles* de Jamel Eddine Bencheikh — *L'œil de l'égaré* de El Mahdi Acherchour. Illustrations de Djamel Sidi Boumedine et Hamid Tibouchi.

*Cinq romans algériens*, 632 p., 180 F

Cinq romans dans leur version intégrale : *Au commencement était la mer...* de Maïssa Bey — *L'étoile d'Alger* de Aziz Chouaki — *La gardienne des ombres* de Waciny Larej — *Le premier jour d'éternité* de Ghania Hammadou — *L'insurrection des sauterelles* de Hassan Bouabdellah Postfacs de Claire Etcherelli, Leïla Sebbar, Danièle Sallenave, Bernard Zimmermann.

**Jean Sénac, Pour une terre possible.... Poèmes et autres textes inédits. 412 p., 25 ill., 130 F**

Recueils de poésie inédite, correspondances avec Camus, René Char, Mohammed Dib, Jacques Miel, etc., textes politiques, textes de critique littéraire et picturale... Ces œuvres et ces documents ont été rassemblés, annotés, préfacés et accompagnés de jalons biographiques par Hamid Nacer-Khodja. 18 photos inédites du poète et 8 illustrations originales de Denis Martinez.

*Cinq œuvres algériennes*, 534 p., 170 F

Cinq œuvres récentes dans leur version intégrale : *Chroniques de l'impure*, récit de Malika Ryane — *Il était trois fois...*, roman de Achour Ouamara — *Cantate pour le pays des îles*,



L'ACTUALITE LITTERAIRE

poème de Jamel Eddine Bencheikh — *Madah-Sartre*, théâtre, de Alek Baylee — *Spoliation*, roman de Aïssa Khelladi

*L'étoile d'Alger*, roman, de Aziz Chouaki. Tiré à part de poche (10 x 14 cm), 209 p., 75 F

*La gardienne des ombres*, roman, de Waciny Larej. Tiré à part de poche (10 x 14 cm), 239 p., 75 F

*Le Paradis des fausses espérances*, théâtre, de Aïssa Khelladi, 70 p., 35 F.

*Le collier de jasmin*, théâtre, de Youcef Tahari, 40 p., 35 F.

*Algerino*, théâtre, de Nordine Meghalsi, 40 p., 35 F.

*Kérosène*, théâtre, de Nejma Hadj et Guy Dermul, 40 p., 35 F.

*Un soir à Paris*, théâtre, de Madjid Ben Chikh, 40 p., 35 F.

*L'ACTUALITE LITTERAIRE*

Quel que soit le sujet sur lequel ils portent, adressez-nous vos manuscrits (romans, récits, nouvelles, poésies, témoignages, théâtre, etc.). Votre travail sera examiné avec attention et, s'il est retenu, notre revue s'engage à vous publier en vous assurant une large diffusion. Alors n'hésitez pas, adressez vos envois à :

*Algérie Littérature / Action*  
**MARSA Éditions**  
103 bd MacDonald — 75019 Paris

En raison du grand nombre de textes reçus par la rédaction, la réponse peut prendre quelques semaines. Les manuscrits qui ne seront pas retenus ne seront pas renvoyés à leurs auteurs.

**Algérie Littérature / Action**

revue mensuelle

103, Bd Mac Donald – 75019 Paris — Tél. 01 40 16 06 23

**BULLETIN D'ABONNEMENT**

• **Particuliers :**

**pour 1 an : 650 F + 100 F de port** (majoration de 100 F pour Amérique et Asie)

**pour 6 mois : 350 F + 50 F de port** (majoration de 50 F pour Amérique et Asie)

• **Institutions et bibliothèques :**

**pour 1 an : 1000 F + 100 F de port** (majoration de 100 F pour Amérique et Asie)

Ci-joint mon règlement par chèque de ..... F

à l'ordre de "MARSA Editions"

pour un abonnement de ..... mois à *Algérie Littérature / Action*.

à partir du numéro .....

Je désire recevoir des numéros déjà parus : OUI NON (voir au dos bon de commande)

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

Date et Signature

Retournez ce bulletin et votre chèque à : MARSA Editions 103, Bd MacDonald – 75019 Paris

**Nouvelle formule : L'ABONNEMENT A LA CARTE**

(uniquement pour les particuliers)

**Vous vous abonnez pour seulement 70 F par mois (frais de port inclus) Vous bénéficiez ainsi : • d'un tarif privilégié • de la possibilité de résilier à tout moment, par simple courrier.**

**Autorisation de prélèvement**

à accompagner d'un RIB et à retourner à : MARSA Editions 103, Bd MacDonald 75019 Paris

**Titulaire du compte à débiter**

NOM / Prénom .....

Adresse .....

**Désignation du compte à débiter**

Etablissement ..... Guichet ..... N° de compte ..... Clé RIB.....

**Etablissement teneur du compte à débiter**

Banque / Agence .....

Adresse .....

J'autorise l'établissement teneur de mon compte à prélever sur ce dernier le montant des avis de prélèvement établis à mon nom (70 F par mois) qui seront présentés par Marsa Editions. Je vous demande de faire apparaître les prélèvements sur mes extraits de compte habituels.

*L'ACTUALITE LITTERAIRE*

Date .....

Signature obligatoire

**BON DE COMMANDE**

N° 1 : 75 F (224 pages)	+ 10 F de frais de port
N° 2 : 95 F (238 pages)	+ 10 F de frais de port
N° 6 : 110 F (236 pages)	+ 10 F de frais de port
N° 7-8 : 135 F (316 p.)	+ 10 F de frais de port
N° 10-11 : 135 F (320 p., 13 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 15-16 : 135 F (350 p., 15 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 17 : 120 F (220 p., 13 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 18-19 : 135 F (320 p., 25 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 20-21 : 130 F (290 p., 15 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 22-23 : 135 F (300 p., 18 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 24-25 : 135 F (302 p., 14 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 26 : 125 F (248 p., 13 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 27-28 : 135 F (260 p., 90 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 29-30 : 135 F (306 p., 12 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 31-32 : 135 F (310 p., 9 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 33-34 : 135 F (292 p., 15 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 35-36 : 135 F (304 p., 20 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 37-38 : 135 F (352 p., 45 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 39-40 : 135 F (308 p., 22 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° 41-42 : 135 F (316 p., 9 ill.)	+ 10 F de frais de port
N° "Poésie" : 100 F (160p, 6 ill.)	+ 10 F de frais de port
J. Sénac : 130 F (412 p., 25 ill.)	+ 10 F de frais de port
<i>Cinq romans</i> : 180 F (632 p.)	+ 10 F de frais de port
<i>Cinq œuvres</i> : 170 F (534 p.)	+ 10 F de frais de port
A. Chouaki ("Poche") : 75 F (209 p.)	+ 5 F de frais de port
W. Larej ("Poche") : 75 F (239 p.)	+ 5 F de frais de port
Volumes "Théâtre" 1. 2. 3. 4. : 35 F	+ 5 F de frais de port
L'ensemble des volumes "Théâtre" : 150 F	+ 10 F de port

Ci-joint mon règlement par chèque de ..... F

à l'ordre de "MARSA Editions" pour recevoir :

..... exemplaire(s) du n° .....	..... exemplaire(s) du vol .....
..... exemplaire(s) du n° .....	..... exemplaire(s) du vol .....
..... exemplaire(s) du n° .....	..... exemplaire(s) du vol .....
..... exemplaire(s) du n° .....	..... exemplaire(s) du vol .....
..... exemplaire(s) du n° .....	..... exemplaire(s) du vol .....

NOM ..... Prénom .....

Adresse.....

.....

Date et Signature

*L'ACTUALITE LITTERAIRE*

à retourner à Marsa Éditions 103, Bd MacDonald 75019 Paris

*L'ACTUALITE LITTERAIRE*

*L'ACTUALITE LITTERAIRE*

Reproduit et achevé d'imprimer  
par ÉVIDENCE au Plessis Trévisé  
en déc. 2000  
N° d'imprimeur : 1086

N° ISSN 1270-9131  
Dépot légal 4ème trim. 2000